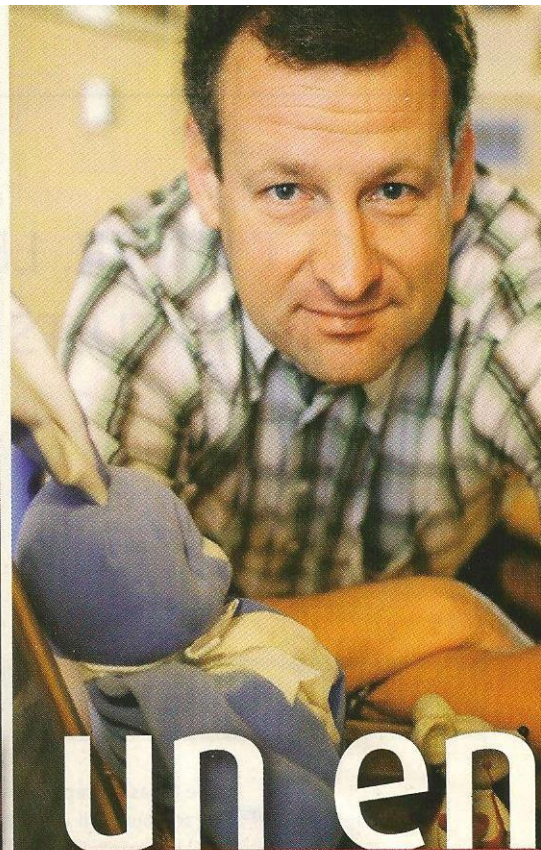
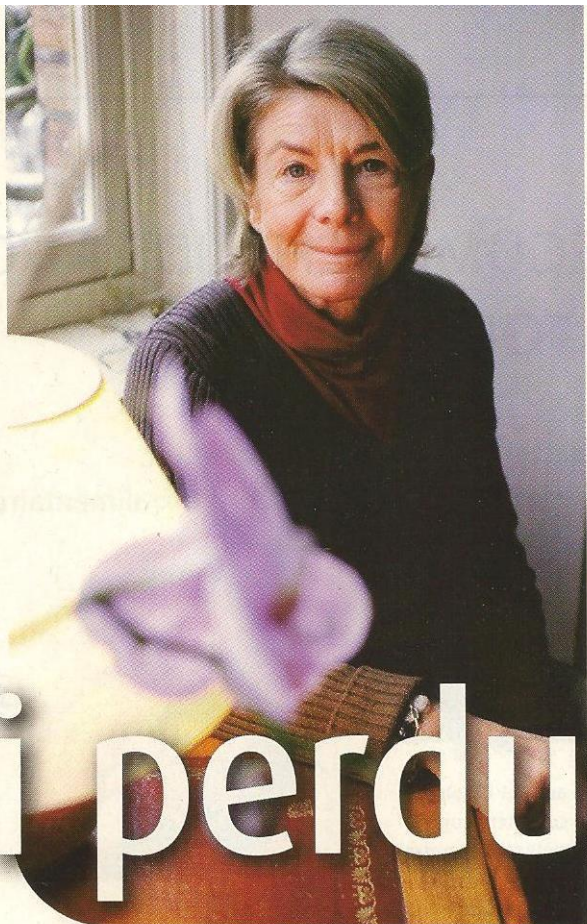


Témoignages

La perte d'un enfant compte parmi les expériences les plus douloureuses qu'un adulte puisse connaître. Martine, Jean et Joëlle racontent comment ils ont réussi à surmonter cette terrible épreuve.



«J'ai perdu un en

**MARTINE, MAMAN DE MICHAËL,
PRÉSIDENTE DE L'ASBL «PARENTS DÉSENFANTÉS»**

«J'ai accompagné des personnes en fin de vie et cela m'a aidée à apprivoiser la mort»

«J'ai perdu Michael alors qu'il avait 23 ans. Il avait beaucoup voyagé et semblait avoir du mal à se fixer, comme si un éternel sentiment d'insatisfaction l'habitait. Et puis, il a décidé de partir à Paris faire des études de philo. C'était la première fois qu'il avait vraiment un but. Je lui téléphonais souvent... Jusqu'au jour, où il n'a plus répondu à mes appels. J'ai eu un pressentiment. Quand un ami à lui m'a téléphoné parce qu'il s'inquiétait, je suis partie immédiatement à Paris. Son ami nous attendait, mon mari et moi, sur le pas de la porte. Nous sommes montés dans sa chambre. Tout était impeccablement rangé, contrairement à ses habitudes. Puis, je l'ai vu. Il s'était pendu. Tout a été très vite. J'ai voulu me jeter par la fenêtre. Une main m'a retenue... A moins que ce ne soit la pensée de mes filles? J'ai cherché des réponses à son geste dans

tout ce qui était là. Un livre de philo, de la musique... Mais je n'ai jamais eu de réponses à mes questions. Ce qui m'a aidée, c'est le travail psy que j'effectuais déjà à l'époque. Et la présence de ma famille aussi. Et puis, je me suis battue pour les filles. Je ne voulais pas qu'il leur arrive la même chose. Aujourd'hui, je veux qu'il reste quelque chose de tout l'amour que j'ai pour mon fils, Michaël. C'est pourquoi je me suis investie à aider d'autres parents en deuil d'enfant. Je consacre une grande partie de mon temps aux autres. J'ai fait de l'accompagnement de personnes en fin de vie. Aider les mourants et leurs proches dans ces moments difficiles m'a aidée à apprivoiser la mort. Et puis, j'ai appris à apprécier chaque bon moment de la vie. Et tout cela, grâce à Michael. Le sens que je donne à sa mort est là: dans le fait qu'on peut vivre "après".»

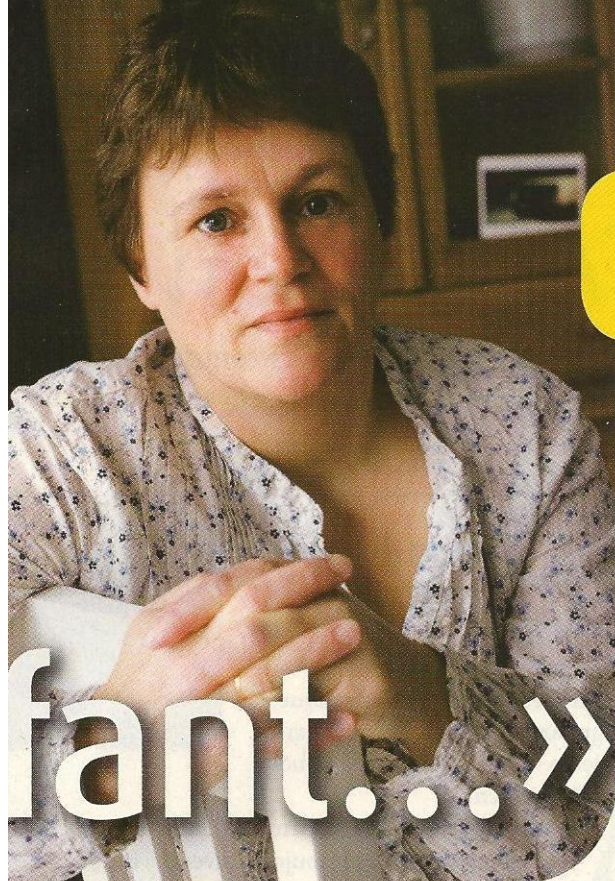
JEAN, PAPA D'ANTOINE

«J'avais besoin de comprendre pour vivre...»

«Antoine est décédé en février 2003. C'est sa maman qui lui a donné la mort. Il allait avoir 3 ans.

La maman d'Antoine, originaire du Salvador, avait eu une enfance malheureuse. Elle n'avait pas connu son père et sa mère l'avait maltraitée. Je savais qu'elle était dépressive, mais je n'ai pas mesuré l'ampleur de son mal-être. Elle me disait parfois: «Quand je serai morte, tu devras trouver une femme qui aimera Antoine autant que moi.» Je ne comprenais pas cette obsession de la mort.

Elle a été de plus en plus mal. Jusqu'à ce soir étrange, où je l'ai trouvée étonnamment calme. Le lendemain, je suis parti travailler tôt. Habituellement, elle me téléphonait pour me donner des nouvelles. Et là, rien. Je me suis très vite inquiété. Personne ne répondait au téléphone. Alors, je suis rentré. Dans notre chambre, je les ai vus tous les deux couchés sur le dos. Aujourd'hui encore je me souviens du contact de la petite main froide. J'ai vu les boîtes de médicaments par terre et la lettre. Ma femme comptait se donner la mort après avoir tué Antoine, mais



JOËLLE, MAMAN DE LÉA

«Je me sens amputée d'une partie de moi-même.»

«J'ai eu quatre enfants. La dernière, Léa, est tombée malade à 16 mois. On lui a diagnostiqué une leucémie. Lorsqu'à 6 ans, on a fait les derniers tests qui devaient confirmer sa guérison, les résultats ont été tout à l'inverse. La maladie a repris de plus belle jusqu'au moment où il a fallu songer à une greffe. Mon mari s'est proposé comme donneur, mais il n'était pas compatible à 100 %. Léa a fait un choc septique. Sans globules blancs, ça ne pardonne pas. Elle est restée hospitalisée pendant quatre mois. Elle avait 11 ans quand on nous a appris qu'elle ne guérirait jamais. Elle a tenu seize mois pendant lesquels nous avons essayé de réaliser un maximum de ses rêves: nous sommes partis aux États-Unis et à Malte aussi, où elle a pu nager avec les dauphins. Et puis, petit à petit, elle s'est éteinte. C'était en avril 2004.

Dans un premier temps, mon mari et moi avons ressenti du soulagement car nous étions extrêmement fatigués de la voir tant souffrir. Mais nous n'avions pas idée combien ça allait être difficile. Aujourd'hui encore, je me sens amputée d'un membre, d'une partie de moi-même. J'ai changé en tout cas; j'ai dû faire le deuil de moi-même, de celle que j'étais avant son décès. Je relativise beaucoup plus. Même si elle nous manquera jusqu'à la fin de nos jours, notre fille nous a transmis sa force pour continuer sans elle. Elle n'est pas morte pour rien car elle nous a ouvert les yeux sur la simplicité du vrai bonheur. Dans ma vie "après Léa", ainsi que je la nomme, j'essaie de lui redonner un sens en écoutant et accompagnant à mon tour d'autres parents sur le chemin difficile du deuil de son enfant.»

n'en avait pas eu le temps.

Ma famille m'a formidablement soutenu, sans toujours comprendre mes décisions. Dès le lendemain du drame, j'ai en effet décidé d'aider la maman d'Antoine. Je suis allé la voir en prison; j'avais besoin de comprendre pour vivre. Dans son esprit, tuer Antoine, c'était lui épargner des souffrances. Je suis passé par des phases de culpabilité, je m'en voulais d'avoir travaillé ce jour-là, d'avoir été un mauvais père.

Plusieurs années plus tard, j'ai trouvé la force de reprendre ma vie en main. Une des conséquences a été ma demande de divorce. Quatre ans après la mort d'Antoine, mon ex-femme a mis fin à ses jours.

Dans quel état suis-je aujourd'hui? Bien sûr, il y aura toujours une vie "avant" et une vie "après". Mais je crois qu'il faut passer par la souffrance pour se rendre compte du bonheur que l'on vit. Aujourd'hui, je suis plus tourné vers les autres. Cet événement qui a bouleversé ma vie a aussi bouleversé mes valeurs. J'ai réussi à pardonner et je pense paradoxalement vivre mieux qu'avant. Même si le fait que plus aucun enfant ne m'appelle papa reste très douloureux.»

L'avis de la psychologue

L'éclairage de Monique Maystadt, analyste transactionnelle, thérapeute du deuil, formatrice et superviseur.

«Chacun peut, un jour, reprendre goût à la vie.»

Peut-on survivre à une épreuve aussi douloureuse?

«La mort d'un enfant n'est pas dans l'ordre des choses. Les parents doivent d'abord décider "de ne pas mourir", puis prendre la décision de "survivre" et ensuite, progressivement, réapprendre à "bien vivre".»

Oui, mais comment?

«Les rites funéraires notamment vont leur permettre d'entamer le processus de deuil et d'inscrire leur chagrin dans un ordre socialement reconnu. Des obsèques vécues dans l'intimité risquent de plonger les parents dans la solitude, qui peut mener au sentiment de honte: celle d'avoir perdu un enfant, particulièrement s'il était jeune ou s'il s'est suicidé.»

La culpabilité, un sentiment incontournable?

«Oui, souvent, car la plupart des parents ont l'impression d'avoir failli à leur mission

de protection. Passer du sentiment de culpabilité à la notion de responsabilité leur permet de s'alléger. Un autre sentiment très répandu est le sentiment d'impuissance, celui de n'avoir rien pu faire pour protéger son enfant. La première mission des groupes d'entraide animés par et pour des parents endeuillés est de transmettre l'espérance que chacun peut, un jour, reprendre goût à la vie.»



POUR ALLER PLUS LOIN

> **Un livre** *Vivre après la mort de son enfant, Des parents témoignent*, Josette Gril, éd. Albin Michel, 2007

> **Une association** L'asbl Parents. Désenfantés accueille les parents en deuil d'enfants. Infos: 010 24 59 24, www.parentsdesenfantes.org, parentsdesenfantes@scarlet.be.